

L'AFFAIRE SANCHEZ

SYLVIE ROUCH

*Pour Jean-Jacques
parti décrocher la lune*

L'AFFAIRE SANCHEZ

Couverture :
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2023
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



1998

*Tout doit disparaître**Le sang, les larmes et le parfum des êtres**Tout doit disparaître**Même le sel des mots qui fardent les chansons d'amour*Philippe Moujard/Tonio Marinescu – *Tout doit disparaître*Casse-Pipe, *La part des anges*, 1998

Assis en tailleur aux pieds de sa mère, Hélias Vlamakis n'en croit pas ses yeux : la tête piquée de Zidane vient d'envoyer le ballon dans le but ennemi et d'ouvrir le score. Les caméras balaient aussitôt les tribunes bondées de supporters en liesse, puis s'attardent sur le carré des officiels où le Président exulte et ovationne son camp, hilare, comme si le destin de la France se jouait sous ses yeux. Son cœur à lui explose... Balayé, Ronaldo. Son nouveau dieu s'appelle Zizou. Boosté par l'espoir insensé qui soulève le pays tout entier, le garçon frappe le parquet de ses poings serrés et hurle sa joie.

— On y va, bordel, on y va ! s'écrie son père, tout aussi électrisé.

À ses côtés, son binôme depuis bientôt dix ans, le commandant Adam Levinsky, manches de chemise relevées, s'est levé d'un bond pour saluer l'exploit. Un but sublime, marqué par un fils d'immigré algérien, ça, ça le touche au cœur, lui, le fils d'un Polack, ça le gonfle d'un orgueil absurde, mais tellement bon à prendre, même s'il sait que c'est du pipeau, cette ivresse collective, ce pays soi-disant unifié sous des drapeaux levés, même s'il sait que l'issue du match ne changera rien à une société qui n'a pas pris sous son aile les enfants de l'intégration.

Ce soir est une parenthèse. Ce soir, il veut vibrer, oublier jusqu'au coup de sifflet final la face sombre de l'histoire et ses laissés-pour-compte, devenir un supporter lambda, partager l'enthousiasme général avec le même élan, la même candeur qu'Hélias, son filleul de neuf ans. Avant de se rasseoir, il brandit son verre vers son partenaire, puis il s'enfile cul sec le scotch servi avant le coup d'envoi, tandis que les filles commentaient le défilé de mode sur le stade transformé en catwalk géant et s'envoyaient le bandol apporté par Jeanne.

— C'est bon, ça ! lâche Nikkos Vlamakis, le regard arrimé aux poteaux où Barthez vient de faire un arrêt béton. Et dire que pas plus tard que la veille, il n'aurait pas parié un kopeck sur les bleus... Et pour cause : jusque-là, ils n'avaient pas crevé l'écran. Des qualifications obtenues à l'arrache, la victoire ras les poils du cul contre le Paraguay puis celle aux tirs au but contre l'Italie, les coups manqués, les coups tordus, les cartons jaunes, Laurent Blanc suspendu... Pour contrer les Titans brésiliens, il fallait plus de cohérence. Et du jus, nom de Dieu...

— Alors ? T'en dis quoi ?

— Single malt... Plutôt fruité, répond Levinsky.

— Mais encore ?

— Speyside ?

— Dans le mille ! s'exclame Vlamakis en lui dévoilant fièrement la bouteille – un Glenrothes, douze ans d'âge.

— Bon choix.

Vlamakis sourit, flatté. Il met toujours un point d'honneur à ne pas décevoir son boss. La barre est haute. Dix ans que Levinsky travaille son sujet de manière exhaustive, avec méthode, comme pour tout ce qu'il entreprend. Depuis qu'au milieu des années quatre-vingt, ses copains d'internat à l'école de police, inconditionnels du rugby à XV, l'ont traîné à Glasgow pour y

fêter leurs affectations. C'est là qu'il aurait développé un goût prononcé pour le scotch et ses processus de fabrication.

— Je te remets ça ?

— Surtout pas !

— Allez ! C'est pas tous les jours qu'on va en finale !

— C'est bien le problème, soupire Levinsky.

Rester maître de la situation en toutes circonstances, c'est dans sa nature et on ne se refait pas. Depuis toujours, il a une peur panique de perdre le contrôle. Alors, il anticipe, ne laisse rien au hasard et se prépare à tous les cas de figure. Ce soir, plus que jamais. Entre nationalistes haineux et franchouillards chauffés à l'alcool, le risque est grand d'un embrasement des foules... Qu'un seul de ces abrutis s'en prenne à des mômes descendus des banlieues et c'est une bombe à fragmentation qui va leur péter à la gueule.

Vlamakis soupire lui aussi. Pas pour les mêmes raisons. Levinsky ne sait pas lâcher prise. Cette rigidité, dont il fait preuve en toutes circonstances, le renvoie à son rang de second et à la hiérarchie qui régit leur binôme. C'est comme une cloison de verre entre eux qui affecte fatalement les liens qui les unissent.

— Et moi, j'peux avoir un coca ? demande Hélias, bien décidé à profiter de la présence de son parrain et de la fièvre ambiante pour repousser les lignes.

— Même pas en rêve ! s'exclame aussitôt sa mère.

— S'te plaît, m'man... C'est les vacances !

— C'est bien pour ça que tu regardes le match. Je te rappelle qu'à cette heure, tu devrais être au lit !

— Pas drôle ! marmonne Hélias, mortifié.

Quand est-ce qu'elle va comprendre qu'il n'a plus six ans ? Quand est-ce qu'elle va cesser de *tout* régenter dans sa vie ? La plupart de ses copains d'école sont beau-

coup plus chanceux. Ils n'ont pas une mère enseignante. Ils ne l'ont pas sur le dos tous les mercredis. Ni tous les soirs après cinq heures...

— Yes !

Le cri de son père remet soudain le garçon dans le jeu. Oubliés le coca et son lot de récriminations. Djorkaeff a tiré un corner et Zidane a encore marqué... La France mène deux/zéro... À une petite minute de la fin de la première mi-temps... La classe !

Fou de joie, Hélias exécute un pogo.

— Je réchauffe les pizzas ? demande alors Anita, parfaitement synchro.

— Envoie ! On a la dalle, lui répond son mari, le regard rivé au petit écran.

Jeanne la suit en cuisine.

— Je nous mets la table ?

— Tu rêves ? J'ai prévu des assiettes en carton. Le B.-A.-BA. des soirées foots, ma vieille, va falloir t'adapter !

Jeanne éclate d'un rire franc.

— Pas sûre d'en avoir envie...

— Alors ? lui chuchote son amie d'un air entendu.

— Alors quoi ?

— Ben, raconte ! Ça roule, vous deux ?

— On peut dire ça.

— Et qu'est-ce que vous attendez pour sauter le pas ?

— Hou... On n'en est pas là...

— Il a l'air accroché pourtant !

— Mouais...

— Alors qu'est-ce qui bloque ?

— De son côté, je saurais pas dire, il est tellement secret...

— Et de ton côté à toi ?

— Je t'avoue que ça me flippe un peu de m'engager dans la vie avec un super flic.

— Pourquoi ? Tu me trouves pas épanouie ? ironise Anita.

— Si, ma belle, mais tu es l'exception qui confirme la règle ! Et puis, Nikkos, c'est pas qu'un super flic...

— T'as raison, c'est aussi un super macho qui ne jure que par son île et par la moussaka de sa mère...

2

La nuit est tiède. Dans la rue, les baies sont ouvertes. Derrière chacune ou presque, l'écran lumineux d'un téléviseur perce l'obscurité des appartements où aficionados et supporters d'un soir – souffle coupé – attendent le coup de sifflet final. C'est fait !

La France a gagné.

Suzanne Sanchez a suivi le match par intermittence. Corvée de repassage oblige. À maintes reprises, ce sont les hurlements des spectateurs qui l'ont arrachée à son fer et à ses pensées. Davantage par curiosité que par intérêt. À dire vrai, le ballon rond ne l'a jamais passionnée. À l'époque où le père d'Esteban lui imposait une ou deux soirées foot par semaine, elle lui cédait volontiers les lieux. Depuis la chambre où elle se retranchait, elle s'occupait à des travaux de couture tandis que lui et Pablo Aguilar, son copain catalan, commentaient le match avec une ferveur qui croissait au rythme des bières qu'ils ingurgitaient. Ce soir, avec la montée en puissance des bleus, il faut admettre qu'elle aussi a fini par se prendre au jeu. À sa façon, elle a participé à l'œuvre collective. En cette soirée d'été qui tient ses promesses, elle partage à présent la déferlante de joie qui parcourt les tribunes, couvrant les voix cassées des

commentateurs. Elle s'émeut presque de l'émotion des joueurs qui zigzaguent sur le gazon, s'étreignent et tombent à genoux. Champions du monde. Ils sont champions du monde...

Sur le tapis râpé, Esteban, lui, s'amuse avec le camion-benne en plastique orange que Francine Boulanger, la voisine qui le garde le soir et la nuit parfois, quand sa mère s'octroie une sortie en célibataire, lui a offert la veille jusqu'à ce que la clameur l'arrache à son circuit imaginaire.

— On a gagné ?

— Ben, oui. On a gagné.

Les mots font mouche. Une lueur illumine ses yeux noirs. Il abandonne le camion-benne et se met à sauter comme un jouet à ressort, scandant les phrases que ses copains d'école ânonnent à longueur de journée : « On a gagné/Les doigts dans le nez/On a gagné/Les doigts dans le nez. » Suzanne Sanchez sourit de voir son fils si gai. Depuis que son père a choisi de retourner travailler au pays, le petit garçon est perturbé. Il s'enferme souvent dans son monde et refuse de communiquer. Suzanne Sanchez avait bien pensé, un temps, à suivre son mari. Sortir de sa zone de confort à elle pour le bien du petit. Ses beaux-parents n'attendaient que ça. Ils avaient même acheté pour eux la maison adjacente à la leur dans le petit village où Miguel a grandi. Ils l'auraient accueillie comme leur fille. Mais après ? Après, elle se serait retrouvée piégée. Cloîtrée entre leurs murs à attendre son époux. Attendre, au mieux, qu'il rentre rompu de ses chantiers. Au pire, qu'il ait fait la tournée des bars avec les copains. Compter les mouches et crever d'ennui... Et puis il y avait sa mère à elle. Même si elles ne se voyaient pas souvent, ça lui aurait brisé le cœur de la savoir si loin. Alors, elle avait décidé de rester. Elle avait tenu bon malgré une pression de plus

en plus forte. Désormais, Miguel faisait le mort. Six mois qu'il avait cessé tout soutien financier. Six mois qu'elle cumulait les heures de ménage et les combines providentielles sans que cela suffise à payer le loyer et à nourrir Esteban. Une guerre des nerfs.

Un concert de klaxons la pousse à rejoindre la fenêtre. Plus haut, sur le boulevard, elle aperçoit alors un flot ininterrompu de voitures d'où émergent des guerriers hilares, les joues barrées de traits tricolores, les mains signant le V de la victoire.

Elle leur envie leur insouciance. Elle veut prendre sa part, profiter de cette liesse qui renverse tout, suivre le courant et oublier le reste. Les levers aux aurores. Son dos en vrac. La solitude de sa vie minuscule. Ils sont si rares, ces moments de temps suspendu où il suffit de lâcher la bride pour retrouver une âme d'enfant.

Lorsqu'ils arrivent sur la place Stalingrad, c'est une France black, blanc, beur – comme aimera à le dire la presse –, qui est sortie fêter l'événement. Des milliers d'anonymes se serrent les coudes en foulant son bitume et envoient vers le ciel une clameur à faire trembler les dieux. « Et un/et deux/et trois-zé-ro/Et un/et deux/et trois-zé-ro ».

La foule est d'huile, compacte, s'y frayer un chemin est un parcours de combattant. Du haut de ses cinq ans, Esteban est encore trop petit pour y voir autre chose qu'un bataillon de jambes où, pour ne pas se perdre, il doit arrimer son regard au coton imprimé de la robe de sa mère. C'est celle qu'ils ont achetée ensemble, la veille, dans un magasin du boulevard... C'est lui qui l'a choisie. À cause des fleurs rouge écarlate. Elles lui rappellent une chanson qu'elle connaît par cœur, une chanson que son papa lui réclamait toujours à la fin du

repas, quand ils étaient trois et que c'était fête. *Comme un p'tit coquelicot, mon âme, comme un p'tit coquelicot...*

— Attends-moi là. J'en ai pour deux minutes.

Esteban obéit. Inquiet à l'idée que l'ogre aux mille pattes ne fasse qu'une bouchée de lui, il cale son dos contre la porte ouverte du bar-tabac. Il connaît l'endroit. Sa maman l'y emmène parfois boire une grenadine. À l'intérieur, les clients confinés peinent à passer commande. Esteban ferme les yeux et récite une comptine comme il le fait à la nuit tombée, pour conjurer sa peur du noir. « Un, deux, trois, maman part au bois/Quatre, cinq, six, cueillir des cerises... »

Il n'est pas arrivé à douze qu'elle est de retour et les voilà à nouveau ballottés par la foule.

— On rentre ? demande l'enfant que la fête n'amuse plus du tout.

— Oui, mon chéri, on rentre.

Soulagé, Esteban lève les yeux vers sa mère. Elle lui sourit, tenant bien haut la cigarette qu'elle a sortie de son paquet tout neuf.

— Une seconde, dit-elle en lui lâchant à nouveau la main. Le temps de sortir un briquet cette fois, d'en faire jaillir la flamme.

Pour Esteban, une éternité.

— Maman ?

Il pivote d'un quart de tour à la recherche de l'imprimé à fleurs. Son cœur s'emballe. Ce qu'il craignait vient d'arriver. Les coquelicots ont été engloutis par le monstre et il a beau appeler sa mère, rien n'y fait, un flot de boubous bariolés l'entraîne malgré lui dans sa déferlante.

3

Antoine Bauer a rencontré la femme de sa vie le 2 septembre 1944 lors d'un cocktail que ses parents ont organisé pour célébrer la libération de la capitale. Il a vingt-cinq ans. Marthe – c'est son prénom – est originaire du comté du Perche où sa famille possède alors un domaine et des écuries. L'assurance du garçon, son savoir-vivre, son élégance ont d'emblée séduit la jeune provinciale qui n'ignore pas non plus que, grâce à son père Victor, gros magnat de la métallurgie à qui la guerre a grassément souri, Antoine Bauer a un brillant avenir devant lui.

En 1960, soit quelque temps après que Victor Bauer ne succombe à un arrêt cardiaque et qu'il ne le remplace à la tête du groupe, Antoine devient père à son tour alors qu'il n'y croyait plus. Ils font alors l'acquisition d'une maison bourgeoise à Neuilly, à quelques pas du bois de Boulogne où Marthe, qui a la nostalgie des forêts de son enfance, va volontiers promener ses deux lévriers. C'est dans cette maison cossue, abritée des regards, que grandit Xavier, l'enfant unique, jusqu'à ce qu'il vole de ses propres ailes et lui préfère une garçonnière puis un loft avec vue sur la Seine, à deux pas de la BNF.

À 79 ans, hormis quelques problèmes d'arthrose et une ouïe déficiente dont il faut bien qu'il s'accommode ne

pouvant supporter un quelconque appareil auditif (Dieu sait s'il en a essayé), Antoine Bauer se porte bien et aime à dire qu'il fera centenaire. Le destin de son épouse est plus incertain. Elle souffre depuis peu d'une perte de ses facultés cognitives et d'une insuffisance respiratoire qui nécessite une ventilation assistée. Finies les promenades au bois. Les lévriers sont désormais en garde chez un ami du couple qui possède un domaine en Sologne. Antoine Bauer ne fait plus que de rares sorties pour se rendre en taxi à Drouot où sa passion pour les arts premiers l'amène à des dépenses exorbitantes, mais somme toute raisonnables au vu de la fortune qu'il a fait fructifier. Sa dernière folie : un masque idimu en ivoire absolument sublime...

En ce soir de finale, tous deux sont assis dans les fauteuils en velours vieil or du salon. Ils ont suivi le match, assisté à la victoire des bleus et voilà qu'ils regardent, stupéfaits, l'Arc de Triomphe éclairé dans la nuit par la projection du portrait géant de Zidane et toutes ces hordes de supporters converger vers les Champs-Élysées, agiter des drapeaux, escalader les capots des voitures et les abribus comme des barbares ivres de gloire... Une telle ferveur, Marthe Bauer n'a jamais vu ça depuis la Libération. Un autre temps dans lequel elle se réfugie de plus en plus souvent... Elle a vingt-trois ans, une taille de guêpe, des cheveux soyeux qu'elle aime relever en chignon et un appétit de la vie qui la rend insouciant et joyeuse. Au sourire timide esquissé sur ses lèvres, il y a fort à parier que le passé a une fois de plus gommé le présent.

Antoine Bauer, lui, s'interroge. Hisser l'image d'un joueur de foot au-dessus de la flamme du soldat inconnu, c'est un peu excessif tout de même... Une injure à l'histoire avec un grand H... Et puis toute cette exaltation, tous ces mouvements de masse incontrôlables et incontrô-

lés, n'est-ce pas la porte ouverte aux débordements ? Certains prétendent que la drogue du peuple a pour vertu de l'endormir. Foutaise. Il n'y croit pas. Pas plus qu'il ne croit à la mixité sociale. Sa conviction est que chacun doit rester à sa place, tenir son rang : les pauvres avec les pauvres. Les riches avec les riches. Les Beurs avec les Beurs.

En raison de son ouïe déficiente, il a monté le son. C'est la raison pour laquelle il n'a pas entendu le portail céder sous les coups du pied de biche. Ni se briser la vitre du soupirail qui éclaire la cave et permet à un couple d'individus masqués de s'introduire chez eux.

Celui qui avance le premier porte un bleu de travail et des gants. Le bas noir qui lui couvre le visage est percé d'un trou pour la bouche et de deux autres pour les yeux. Une femme le suit de près. Elle aussi est masquée et gantée. Elle est vêtue d'un jean, de baskets et d'une veste de treillis kaki. L'escalier de la cave les mène au hall d'entrée. Ce dernier est orné d'une impressionnante tête de sanglier et d'une dizaine de masques africains, dotés de plumes pour certains. Ils le traversent puis pénètrent dans le salon où un épais tapis de laine couvre le bruit de leurs pas. À leur droite, d'autres masques et une vitrine remplie de statuettes d'argile, certaines avec des seins parfaitement coniques pareils à des entonnoirs. Le dada de Monsieur. À leur gauche, un bureau Empire surmonté d'un tableau de maître représentant une chasse à courre. Le dada de Madame quand elle avait encore sa tête.

« Un geste et vous êtes morts ! » La voix est froide, déterminée, marquée d'un accent prononcé qui rappelle à Antoine Bauer celle d'un garde du corps, originaire d'Europe de l'Est, auquel son père avait fait appel juste après la guerre. Tétanisée, Marthe Bauer se fige en même temps qu'elle sent sur sa tempe le métal froid d'une arme. L'homme demande ensuite à Antoine

Bauer de l'emmener à l'étage. Son accent se confirme : il n'est pas français. Un détail d'importance dont il ne manquera pas d'informer la police s'ils sortent vivants de cette effraction. Le propriétaire des lieux se lève et se dirige vers l'escalier.

Le temps qu'ils montent, la femme masquée s'occupe de Marthe Bauer. Elle la fait se lever et s'asseoir sur une chaise voisine où elle la ligote, puis elle lui fait comprendre à l'aide de gestes très explicites de ne pas crier, sinon elle va devoir débrancher son concentrateur d'oxygène portable et la bâillonner. Terrorisée, Marthe Bauer s'oblige à fixer du regard les images de la France en liesse qui continuent de défiler sur l'écran du téléviseur. La situation est surréaliste. Son pouls s'accélère. Elle aspire l'oxygène à petites bouffées rapprochées comme un chiot qui téterait sa mère. Dans son dos, la femme masquée attend, le regard aimanté par l'énorme grenat serti de diamants qui scintille à l'index de la vieille. Irrésistible et porteur de promesses. Lui arracher la bague et la faire disparaître dans la poche de son jean ne lui prend qu'une seconde. Un jeu d'enfant. Elle-même n'en revient pas. L'adrénaline retombe. Bientôt, une sueur froide vient plaquer son T-shirt contre son dos, alors elle ôte sa veste, puis, prise de remords ou de gratitude, elle murmure quelque chose à l'oreille de la vieille qui ne réagit pas. Elle est passée dans un autre monde. C'est alors qu'une alarme retentit. Aussitôt suivie d'une détonation.

Tout s'accélère. L'homme en bleu de travail dévale l'escalier, son sac à la main. Il entre dans le salon et hurle à sa complice qu'ils doivent déguerpir au plus vite. Deuxième coup de feu.

Marthe Bauer agonise. Avant de se fermer, ses yeux fixent une tache sombre sur le fauteuil vieil or qu'elle occupait avant que la mort ne s'invite chez eux.

4

Grâce à l'alarme, il n'a pas fallu plus de sept minutes aux policiers de garde pour débarquer chez les Bauer. Sept petites minutes, soit le temps nécessaire aux braqueurs pour s'évanouir dans la nature.

Dans le salon, face au téléviseur, Marthe Bauer s'est vidée de son sang. Une balle lui a traversé la poitrine. Son pouls est faible, mais il bat toujours. En attendant l'arrivée imminente des pompiers, le lieutenant Bargain monte à l'étage. Dans une chambre à la porte grande ouverte, il découvre la deuxième victime. Antoine Bauer a été tué à bout portant d'une seule balle dans la tête. Des giclures de cervelle et de sang mêlés maculent le parquet de chêne et souillent le couvre-lit en satin ivoire du *king size*. Ce n'est pas joli, joli. À droite, un coffre-fort ouvert et vide. Plus bas, près d'un chevet encombré de catalogues et de comprimés, l'alarme qu'Antoine Bauer a réussi à activer. Vraisemblablement pour sa perte.

Lorsque le commandant de la police criminelle Adam Levinsky débarque dans le salon, près d'une heure plus tard, les gars de la scientifique sont à pied d'œuvre, le légiste a conclu à un décès par balle pour les deux victimes et les pompiers viennent de fermer le sac à glissière où gît le corps de Marthe Bauer après avoir

tenté, en vain, de la réanimer. Son regard va de la tache de sang visible sous la chaise où elle était assise à l'écran du téléviseur où défilent des images muettes de foules en liesse. Contraste saisissant. Faute d'interlocuteur, il observe la pièce en silence : les épais fauteuils en velours vieil or, le bureau marqueté, les lévriers qui filent, ventre à terre, au premier plan du tableau de maître, la collection de masques de cérémonie et les curieuses figurines africaines qui ornent la vitrine. Les goûts des riches dépassent son entendement. L'un des hommes de la scientifique lui précise qu'il y a un second cadavre à l'étage. Il s'apprête à monter quand un policier en uniforme l'interpelle depuis la balustrade en fer forgé qui file tout le long du palier.

— Lieutenant Bargain, du commissariat central. Bonjour.

— Commandant Levinsky, bonjour. C'est vous qui avez découvert les corps ?

— Oui.

— Qui vous a prévenu ?

— L'alarme. Comme pas mal de propriétés cossues du secteur, celle des Bauer est reliée à notre commissariat. J'effectuais une ronde avec un collègue dans un quartier voisin quand elle a sonné. Le policier de garde nous a aussitôt appelés. On est arrivés sur les lieux un peu moins de dix minutes après. On a constaté que le portail avait été forcé. Mais pas la porte d'entrée. Elle était verrouillée de l'intérieur. On pense qu'ils étaient deux.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

— Les empreintes de pieds relevées près du soupirail par lequel ils ont pénétré dans la maison. À vue d'œil, un 37 et un bon 42. Marthe et Antoine Bauer regardaient la télévision. Ce sont les pompiers qui ont coupé le son. Les Bauer l'avaient poussé à fond. Ce qui explique qu'ils n'ont pas dû entendre leurs agresseurs. Selon

toute vraisemblance, Marthe Bauer, ici présente, a été ligotée et maintenue dans cette chaise du salon par l'un des deux braqueurs pendant que l'autre a fait monter Antoine Bauer, son époux, jusque dans leur chambre.

— Une raison à ça ?

— Un coffre-fort. On l'a retrouvé vide.

— Fracturé ?

— Non. Antoine Bauer a dû l'ouvrir sous la menace.

— C'est lui qui a déclenché l'alarme ?

— Sans aucun doute. Et c'est ce qui leur a coûté la vie, à lui et son épouse. A priori, les braqueurs n'ont touché à rien d'autre. Soit ils n'en ont pas eu le temps, soit le butin situé dans le coffre était suffisamment important.

— Il y a donc fort à parier qu'ils connaissaient l'existence de ce coffre, ajoute Levinsky en le rejoignant. Il va falloir interroger les proches.

— Pour ce qui est de la famille, ce n'est pas compliqué. Ils n'ont qu'un fils, célibataire et sans enfant. Xavier Bauer vit dans le sixième, quai François-Mauriac. Il a ouvert il y a quelques mois un bar de VIP dans le dixième. A priori, à cette heure-ci, c'est là que vous allez le trouver.

— Vous avez le nom du bar ?

— La Manufacture.

— Rien que ça !

Levinsky lâche un sifflement.

— Vous connaissez ?

— De réputation. Ce genre d'endroit n'est pas dans mes moyens.

Il remercie le policier et s'apprête à entrer dans la chambre.

— Attendez, mon commandant.

— Quoi ?

— On a trouvé une veste en vrac, en bas, sur le canapé.

De toute évidence, elle n'est pas à la taille de Marthe Bauer... pas trop son style non plus.

Levinsky revient sur ses pas.

— Vous permettez ?

Il met des gants, ouvre le sac plastique que le policier lui tend et examine la veste. Taille 38, col Mao, épaulettes gansées d'un liseré or, poches de poitrine et poches latérales à revers boutonnés, ceinturée à la taille. Coton bas de gamme de couleur kaki. Ni broderie ni signe distinctif permettant d'identifier une marque.

— Vous lui avez fait les poches, j'imagine ? demande Levinsky en la remettant dans le sac.

— Oui. Et on y a trouvé ceci.

Le policier lui tend un second sac.

À l'intérieur, le ticket d'un pressing du quartier Stalingrad dont Levinsky note le numéro.

5

Il est près d'une heure du matin quand Levinsky se présente à l'entrée de La Manufacture. Le bar de nuit le plus *hype* de Paris porte bien son nom. Le bâtiment qui abritait autrefois un atelier de confection a conservé son aspect Art déco d'origine. La façade est ornée d'une frise émaillée vert forêt et ses ouvertures sont rehaussées d'un subtil entrelacs de losanges.

Deux vigiles à l'entrée refoulent gentiment les groupies en mal d'autographes. Cinquante ans à eux deux, à tout casser. Cheveux très courts, gominés, regard impassible. Tous deux portent un veston stylé et une chemise à col cassé, sans doute une exigence de la direction. Rien de trop pour mettre à l'aise une clientèle triée sur le volet. Levinsky sort sa carte et la tend au premier des deux, lui évitant ainsi tout discours inutile. Le garçon ouvre la porte pour le laisser entrer. Il a les doigts tatoués de lettres majuscules au niveau des phalanges. Le message, si message il y a, échappe à Levinsky. Lui aussi est tatoué, mais son tatouage est beaucoup plus discret. Une aile sur l'épaule droite. Une seule. Pour se souvenir qu'avec deux, Icare est tombé. Pour ne pas oublier non plus sa sœur cadette Zora, morte noyée, l'année de ses quatre ans. Les jours avec, Levinsky croit aux anges.

À l'intérieur, le bar est bondé et la fête bat son plein. Ici aussi, on célèbre la victoire des bleus. Magnats de la finance, hommes politiques, stars du show-biz viennent s'y encanailler. Au champagne et au mojito. Levinsky en connaît quelques-uns de vue. Tant bien que mal, il avance vers le bar et demande à un serveur où il peut trouver le patron. Le garçon lui indique de l'index l'une des tables qui se trouvent à l'étage. La mezzanine meublée de fauteuils Chesterfield au cuir rutilant domine la piste de danse qu'auréole un nuage de fumée. Les danseurs s'y déchaînent sur le *We will rock you* d'un Freddy Mercury ressorti des tiroirs. *We are the champions* oblige.

— Xavier Bauer ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? réplique un quadragénaire à la calvitie avancée. Costard cintré bleu nuit, cravate en soie orange négligemment dénouée, joues cramoisies, regard brillant, pupilles fortement dilatées.

— Commandant Levinsky, police criminelle. On peut s'isoler ? J'ai besoin de vous parler.

Le regard du quadra vacille. Ses hôtes n'en mènent pas large non plus. Une fouille au corps et ils sont faits. Xavier Bauer pose sa coupe sur l'acajou verni de la table basse et leur fait un clin d'œil censé les rassurer, puis il fait signe à Levinsky de le suivre.

Une porte dérobée située sous l'escalier ouvre sur une pièce borgne encombrée de cartons et de packs de soda.

— Je n'ai pas mieux à vous proposer, désolé.

— Ça ira, répond Levinsky.

— Je vous écoute !

— C'est à propos de vos parents et ce n'est pas une bonne nouvelle.

— Mes parents ?

— Ils viennent d'être victimes d'un braquage.

— Ils ne sont pas blessés au moins ?

Levinsky marque un temps d'arrêt.

— Ils sont morts, je suis désolé.

— Quoi ?

— Les braqueurs ont vidé le coffre-fort de votre père avant de les abattre tous les deux et de prendre la fuite. Xavier Bauer se laisse tomber sur une pile de cartons. Il est anéanti.

— Mais pourquoi les ont-ils abattus ?

— Deux hypothèses : soit vos parents les ont identifiés, ce qui signifie qu'ils les connaissaient.— C'est impossible... Oubliez !

— Soit ils ont paniqué. Votre père a cru bon de déclencher l'alarme... Ce n'était pas forcément une bonne idée.

— Vous avez raison. Un soir de coupe du monde... la police avait sans doute mieux à faire que de les secourir...

— Je comprends votre émoi, monsieur Bauer, mais ne vous trompez pas de cible. L'équipe de garde faisait une ronde au moment des faits. Ils ont mis sept minutes à arriver chez vos parents. Ils n'auraient pas pu faire plus vite. Ce qui veut dire que vos parents ont eu affaire à des professionnels. Quant à moi, je suis chargé de l'enquête et, si vous acceptez de collaborer, je vous promets qu'on va les retrouver.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ?

— Répondre à mes questions.

— Maintenant ?

— J'aimerais autant.

— Que voulez-vous savoir ?

— En premier lieu, ce que ce coffre contenait.

Xavier Bauer soupire.

— Je n'en sais rien. J'imagine que mon père y stockait des liquidités. Il était de cette génération qui faisait davantage confiance aux bas de laine qu'à la banque... Probable qu'il y ait également déposé certains bijoux de ma mère. Depuis qu'elle avait déclenché la maladie

d'Alzheimer, elle les égarait, alors il préférerait qu'elle ne les porte plus.

— Si vous pouviez nous donner une description précise de ces bijoux, ou mieux des photos, ça peut nous être utile... Par ailleurs, nous pensons que les braqueurs connaissaient l'existence de ce coffre, ce qui nous ramène à la première des hypothèses, ne vous en déplaise... En conséquence, j'aimerais que, dès que possible, vous me fassiez la liste des personnes que vos parents fréquentaient.

Xavier Bauer se braque. Il n'aime pas l'arrogance de ce flic sapé comme un premier de la classe. Trop propre sur lui.

— Hormis le personnel, soit la femme de ménage, l'infirmière et le kiné qui passaient chaque matin, mes parents ne recevaient personne.

— Des relations à l'extérieur à qui ils auraient pu se confier ?

— Bertrand Sherman, je ne vois que lui, mais il n'a pas le profil d'un assassin !

— Sherman avec un s ? reprend Levinsky en inscrivant le nom sur un carnet.

— Et un seul n, oui.

— Vous pouvez m'en dire plus ?

— Sherman est un marchand d'art que mon père a connu à Drouot. Mon père était fondu d'arts primitifs. Une passion pour laquelle il pouvait engloutir des sommes folles. À l'entendre, ce Sherman était de bon conseil...

— Vous en doutez ?

Xavier Bauer ricane.

— Je ne suis pas né de la dernière pluie. Je doute fort que les conseils d'un marchand d'art soient désintéressés... Maintenant, si vous le voulez bien, j'aimerais me rendre auprès d'eux, ajoute Xavier Bauer.